L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 12 AOUT 1882. 55me Année.

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI. 12 AOUT 1882.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons)	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois (Renferme deux feuilletons)	75

Ventes faites aujourd'hui, à la Bourse d'Emeem St Charles, dans la Succursale de l'Hôtel St Charles.

PAR LE SHERIF.—Un grand nombre de terrains et de propriétés de valeur dans les limites de la Nouvelle-Orléans et dont l'énumération serait trop longue; pour plus de détail voir aux annonces.

PAR SPEAR & ESCOFFIER—Agréable résidence de famille, Chemin du Bayou, entre Marais et Villeré; No 136 rue Dauphine, entre Toulouse et St. Pierre, bâtisse en brique à un étage; Deux terrains nus de vente, Chemin de Gentilly.

PAR JAS. F. GUINAULT — A West End: Vente pour cause de départ, des installations de Bains Francais à West End, à l'ouest, le plus grand établissement au Lac; Belle position rue St. Claude, convenable pour résidence, entre les rues Colombus et Kerlerec; Maison rue St. Antoine No 36; Petite propriété rue Dauphine No 387; Petite résidence rue Bagatelle, No 520, près de la rue Clairborne; Vente positive pour clôre une succession, d'une propriété formant l'encoignure de l'Avenue Jourdan et de la rue Royale, près du Couvent des Ursulines.

Le coton et le sucre, en Louisiane.

Nécessité de songer à d'autres industries.

La première condition d'existence pour un peuple, c'est la production. S'il ne produit pas en énorme quantité, s'il ne transforme pas la matière première qu'il trouve sur son sol, ou qu'il fait venir du dehors, c'est un peuple perdu d'avance. Eût-il à sa disposition toutes les mines de l'ancien et du nouveau monde, découvertes et à découvrir, elles ne suffiraient pas aux besoins de sa consommation. Cela est si vrai, que certains économistes en sont arrivés à plaindre les peuples trop favorisés de la fortune sous ce rapport. Comptant trop sur les richesses minérales de leur sol, ils négligent le travail; ils restent stationnaires, alors que tout marche autour d'eux, et, à l'heure de l'épuisement, ils sont incapables de soutenir la moindre concurrence industrielle. Ce sont des peuples morts.

Et ce n'est pas seulement la quantité qui doit caractériser la production d'un pays, c'est aussi, c'est surtout la variété. Si, pour subvenir à ses besoins multiples, il est obligé de faire venir du dehors une somme de produits égale à celle qu'il lui envoie,—ce qui, dans le cas d'une production uniforme, est l'hypothèse la plus favorable—il s'épuise en vains efforts pour n'aboutir à aucun résultat; il vit sans cesse au jour le jour; il est condamné à une pauvreté perpétuelle. Le sentiment de son impuissance appelle le découragement, et le découragement engendre l'apathie, l'inactivité. Sur le chemin du progrès où l'humanité marche, haletante, il n'est bientôt plus qu'un trainard que les autres dépassent, en jetant sur lui un regard de pitié.

Que s'il est obligé,—ce qui est le cas le plus fréquent—de donner plus qu'il ne reçoit, oh! alors, la ruine arrive à grands pas, et son nom est bien vite effacé de la liste des peuples civilisés.

Et puis, n'y a-t-il pas les mille vicissitudes qui viennent, au moment où ils y pensent le moins, troubler la vie industrielle et commerciale des peuples?

Ici, c'est une voie nouvelle qui s'ouvre et déplace le centre du commerce; là, c'est un pays qui se peuple et crée une production qui tue la vôtre; voici une découverte qui enfante une industrie nouvelle et creuse la tombe d'une ancienne; voilà une guerre insatiable qui éclate tout à coup et, brutalement, vient vous priser dans la main l'instrument qui était votre gagne-pain; puis, c'est un tarif qui se dresse tout à coup devant vous et barre le passage à vos produits. Qui sait? Qui peut prévoir les caprices d'une fortune perfide, et des hommes plus perfides encore que la fortune? C'est, peut-être, un tarif qui vous servait jusqu'ici de protection et qui, soudain, s'écroule et laisse passage à une foule de produits étrangers qui vont, demain, inonder et noyer les vôtres.

Hélas! n'est-ce pas là notre histoire, à nous, habitants de la vallée du Mississipi; à nous, enfants de la Louisiane?

Vous imaginez-vous notre vallée, si splendide, grâce aux prodigalités de la nature, si malheureuse, grâce à l'égoïsme de l'homme, sans la production du coton? et, cependant, elle ne jouit pas d'une si parfaite sécurité, cette production.

Ce n'est pas assez que la guerre, en paralysant chez nous cette culture, lui ait créé dans le reste du monde nous ne savons combien de concurrences qui ont fait baisser le prix de ses produits; il faut encore que le fleuve, encouragé dans ses débordements par les négligences criminelle de nos gouvernants, envahisse, puisque chaque année, ses rives, anéantisse le fruit de nos travaux, et menace de tuer à jamais l'unique source de prospérité de la vallée du Mississippi. Et lors que l'on demande à grands cris qu'il soit mis un frein aux empiètements incessants du fleuve, il se trouve des hommes qui se livrent à d'odieuses conspirations pour faire échouer tous les projets d'amélioration et de reconstruction de nos levées.

Cette année, encore, ne les avons-nous pas vus se livrer à mille ruses peu avouables pour faire avorter les plans les mieux conçus, arrêter des travaux en pleine voie d'exécution?

Et, en ce qui nous concerne particulièrement, nous, Louisianais, et la culture de la canne, dont nous sommes si fiers, est-ce que, il y a de cela quatre ou cinq jours à peine, nous n'avons pas vu ces mêmes hommes s'acharner, d'une façon véritablement scandaleuse, à faire voter une réduction de tarif qui, de l'aveu de tous, était mortelle à notre industrie sucrière, la seule, nous ne disons pas qui puisse nous enrichir, (il y a longtemps que nous avons renoncé à cette illusion) mais qui nous fasse vivre? Et, n'était la lassitude du produit par une session qui menaçait d'être interminable, qui sait si, grâce à la persistance, à l'opiniâtreté sans égale dont ils sont doués, ils n'auraient pas fini par vaincre les résistances d'un Congrès peu clairvoyant?

Et voilà la situation où en sont réduites, et la grande culture de la vallée du Mississippi, et la grande culture du pucre de la Louisiane. Voilà à quelles misères naturelles, à quelles oppositions systématiques, elles sont fatalement sujettes.

Et ce sont là les deux industries sur lesquelles nous reposons toutes nos espérances, tout notre avenir, tout l'avenir de nos familles et de notre pays?

Ah! il est grand temps d'en finir avec un système qui doit, inévitablement, nous conduire à l'abîme. Il ne s'agit pas, comme certaines gens le prétendent, de nous jeter, tête baissée, dans une foule d'entreprises industrielles, auxquelles nous ne sommes pas préparés; il est question, simplement, de nous livrer à d'autres cultures tout aussi profitables pour le moins que la seule et unique sur laquelle nous concentrons, à tort, toute notre énergie et tout notre temps, toutes nos ressources intellectuelles et matérielles—à la culture de la soie, à celle de la jute, qui ont l'immense avantage de rentrer, autant que celle du coton ou du sucre, dans nos habitudes et nos aptitudes, de rapporter autant, sinon davantage, de ne pas exciter les jalousies des voisins, de nous fournir, enfin, un refuge assuré en cas de défaite sur un autre terrain.

M. ARTHUR BARBARIN, qui a lu l'article que nous avons publié, récemment, sur la mousse louisianaise, est venu, hier, nous faire voir celle qu'il a préparée d'après le système connu sous le nom de "système Barbarin et Lacoste."

Il en a envoyé plusieurs échantillons en Europe, par des négociants, notables de notre ville, lesquels, après les avoir examinés, ont déclaré qu'il n'y a pas de limite à la vente du produit tel qu'ils l'ont reçu de M. Barbarin. C'est là une opinion précieuse et une très bonne nouvelle.

M. Barbarin retire de sa mousse douze sous la livre et croit pouvoir en obtenir treize, aisément, dès que le marché sera dans de meilleures conditions.

Nous apprenons qu'il forme, en ce moment, pour l'exploitation du produit qui ne saurait manquer d'être, bientôt, une source de grands revenus pour notre Etat, une société au capital de vingt-cinq mille piastres, en mille actions de vingt-cinq piastres. On nous dit qu'il a, jusqu'à présent, tout lieu d'espérer que son projet sera couronné de succès.

Il serait à désirer que l'exemple de M. Barbarin eût beaucoup d'imitateurs pour les autres produits dont nous n'avons pas profité faute de capitaux ou d'énergie.

Nous tenons à la disposition des personnes intéressées l'échantillon dont il est question plus haut.

Bière.—L'usage de la bière se répand avec une extrême rapidité à la Nouvelle-Orléans, et nous devons nous en féliciter, car les buveurs de *lager* n'ont pas en général un goût très prononcé pour les liqueurs alcooliques dont l'abus est si funeste à la santé publique. La bière fabriquée par H. F. Sturcken aux Nos 80, 82, 84 et 86 de la rue Marais, entre Conti et St. Louis, ne le cède à aucune autre et est fort recherchée. Elle est savoureuse, doucement stimulante, et ses propriétés toniques la recommandent aux consommateurs. Nous aurons occasion de parler de la brasserie de M. Sturcken dans une de nos prochaines revues des établissements industriels de la Nlle-Orléans.

John Sherman a exprimé l'opinion, que le Congrès se porterait un coup mortel s'il se séparait sans toucher à l'impôt; les républicains ont commis la faute, et le général Johnson compte sur l'insuccès d'un parti qui a cessé d'exister.

On écrit, de Jersey: "Pendant le brouillard d'hier, deux trains sont venus en collision, près de Mammoyth Jonction. Un chauffeur a été sérieusement brûlé. Les trains ont pris feu et sont brûlés."

Vennor, l'astrologue qui prédit le temps, souffre à Ferry Bench, d'une attaque de rhumatisme qu'il n'avait pas prévue.

L'association bantaire a été en session pendant deux jours à Baltimore, et s'est constituée définitivement. Le Dr Chisolm, de Tuscallosa, a été nommé président, Dr Walker, de la Nouvelle-Orléans, secrétaire. Le Dr Walker a été élu, en outre, l'un des vice-présidents.

Depuis le refus de la majorité républicaine de diminuer les taxes, il s'est établi un courant qui menace l'existence de ce parti.

Le total de l'évaluation des propriétés de la ville de Boston se monte à $672,000,000 — un gain de $6,735,000 sur l'année passée.

La "Gazette de Montréal" publie une éloquente réponse à la presse anglaise d'Ontario, qui cherche sans cesse à jeter du discrédit sur la province de Québec et n'a que du dédain à exprimer à l'adresse des Canadiens-Français qu'elle accuse d'être dégénérés et de former une race inférieure.

Il est facile à la "Gazette" de démontrer que les Canadiens-Français ne sont inférieurs à personne. Leurs pères ont été d'abord les premiers pionniers de la civilisation chrétienne sur le continent américain. Du nord au sud, de l'est à l'ouest de l'Amérique du Nord, nous retrouvons leurs traces, qui remontent à deux siècles en arrière. C'est une période historique que n'ont pas les autres races civilisées d'Amérique, et elle renferme des faits glorieux que peuvent lui envier les détracteurs d'aujourd'hui.

En dehors de la province de Québec, ces frères se retrouvent partout.

Qui a fondé la Nouvelle-Orléans?—De Bienville.

Qui a fondé Mobile?—Iberville.

Qui a fondé Détroit?—Lamothe Cadillac.

Qui a fondé la principale cité de l'Iowa?—Dubuque.

Qui a fondé Saint-Louis?—Laclède Liguest.

Qui a découvert le Mississippi?—Joliette.

Or, tous ces hommes étaient des Canadiens-français. Ils gravirent les Montagnes Rocheuses longtemps avant le major Ofurk. Ils firent le commerce des pelleteries sur la Colombie avant que John Jacob Astor en eût seulement la pensée.

Les Canadiens-Français d'aujourd'hui, loin d'offrir le caractère d'une race dégénérée, forme, au contraire, l'un des principaux facteurs dans la confédération, dont la province de Québec est la clef de voûte.

Ce qui furent ceux qui sauvèrent d'abord la domination anglaise en Canada, contre les envahisseurs de 1776 et de 1812, et leur rébellion de 1837 ne fit que préparer l'Union de 1840, puis l'octroi de toutes les franchises civiles et politiques actuelles.

Les Canadiens-Français, à quelque point de vue que nous les considérions, ne craignent aucunement la comparaison avec les autres races.

De l'éminent Dr C. C. Clark,
Oswego, N. Y.

Celebre's Liquid Beef Tonic est certainement la *meilleure* de toutes les préparations de ce genre—*aliment et tonique*—que j'ais jamais employée. Le "Liquid Beef Tonic" est sans pareil pour ceux qui souffrent des maladies chroniques ou les convalescents, qu'il nourrit et fortifie". (*N'en prenez pas d'autres*) des pharmaciens.

—Le Malakoff Bitter est une boisson à la fois fortifiante au goût et ordonnée à la santé

Acide Phosphate de Horsford.

Un breuvage rafraichissant.

Le Dr C. O. FILES, de Portland, Me., dit: "Après avoir transpiré, lorsque l'eau ne réussit pas à étancher ma soif, cet acide y est parvenu avec le plus grand succès."

Extrait du *Voltaire* du 28 juillet)

Lettre d'Egypte.

Après la destruction d'Alexandrie.

Lundi, 17 juillet, 4 h. soir.

J'ai quitté le *Pelusa* ce matin à six heures pour venir rester en ville chez un ami qui a bien voulu m'offrir l'hospitalité, l'hôtel d'Europe, où j'étais descendu et où se trouvaient mes malles, étant complètement détruit.

J'ai reparcouru aujourd'hui ce qui fut Alexandrie. Je voudrais vous faire apprécier l'immensité du désastre et je me sens impuissant à vous en détailler toute l'étendue. L'exagération reste bien au-dessous de la vérité. Lorsque vous parcourez cette belle place des Consuls, ces grandes et larges rues européennes qui avaient nom Chérif-Pacha, mosquée Attarine, Porte-Italienne, boulevard de Ramleh, vous cherchez à reconnaître l'emplacement de ces magasins connus qui pouvaient rivaliser avec les premiers établissements de Paris. On a de la peine à s'orienter au milieu de ces ruines fumantes et c'est le cœur bien gros, je vous l'assure, que l'on se dit: là était Nathanson, là Zivy frères. Ici Magnin, plus loin Sigal, quatre magasins de joaillerie dont on avait fort heureusement sauvé les importantes valeurs qui s'y trouvaient. Il n'en est pas de même malheureusement pour les magasins Cicolani, Boisson, Stein, Meyer et tant d'autres où les incendiaires ont tout pillé avant d'allumer.

Une Chérif, le superbe établissement de M. Hubidos qui, dans sa spécialité, rivalisait avec celui de Cordier, a été l'objet d'un pillage à part. Ne pouvant emporter, les hordes d'Arabi ont tout détruit sur place. Toute la rue a été incendiée à part les quelques maisons que je vous ai citées hier, entre autres l'établissement Gallet, le tailleur à la mode d'Alexandrie. Des serviteurs arabes fidèles ont protégé la maison que l'incendie a dû épargner, mais non le pillage. Tout ce qui est debout est dévalisé. On a arraché jusqu'au papier des murailles et dans quelques coins de ces demeures épargnées, vous apercevez des traces visibles prouvant que les incendiaires avaient essayé, là aussi, d'accomplir leur œuvre d'écroulement.

La responsabilité morale de cette immense catastrophe qui vient de ruiner tant de familles retombe sur l'Angleterre, qui n'a rien fait pour l'empêcher, alors qu'elle avait tous les moyens de mettre fin dès le début à ces scènes de carnage; car le massacre a précédé le pillage, l'incendie est venu ensuite.

Mardi 4 juillet, à sept heures cinq minutes, le bombardement commençait. Jusqu'à neuf heures, les forts et redoutes des Egyptiens ont répondu mollement. A neuf heures, à l'exception d'un petit fortin, toutes les batteries égyptiennes se sont arrêtées.

A bord nous attendions le débarquement. A terre, les Européens demeurés quand même, l'attendaient avec d'autant plus d'impatience et de joie que dès huit heures du matin, ils avaient vu fuir non seulement la population indigène, mais encore toute l'armée qui occupait Ras-el Tin. Les forts furent tous abandonnés, de là leur mutisme. Le khédive et sa suite avaient quitté le palais dès le commencement de l'action et s'étaient retirés à Ramleh. L'armée égyptienne fugitive se tenait dans la campagne d'Alexandrie portée en deçà du canal Mahmoudieh, le reste au-delà. La porte Rosette, la porte Moharem-bey, la porte Neuve et celle de Bab-Sidra étaient encore occupées par des soldats égyptiens, mais se tenant prêts à s'évanouir au premier signal de débarquement des troupes anglaises.

Les heures se passaient dans la plus cruelle des alternatives pour nos malheureux compatriotes qui ne pouvaient s'expliquer l'inactivité des Anglais.

Il suffisait de 1,000 hommes pour se rendre maître de la ville, le mardi 11, à quatre heures. Le nuit se passa dans des transes mortelles. Le mercredi, nul n'osa sortir de chez soi. Le matin, le drapeau parlementaire fut hissé sur un fort voisin de celui de Com-el-Dick.

L'avaso le *Condor* entra dans le vieux port. Un officier de marine anglaise fut tout surpris de ne trouver personne et dut remonter à bord après avoir parcouru le quartier de Ras-el-Tin, sans rencontrer qui que ce soit. C'est alors que la flotte anglaise alinéa de trois quatre coups de canon que je vous ai signalés.

Ce fut le signal du massacre et du pillage. Les troupes égyptiennes rentrèrent en ville, certaines que les Anglais ne débarqueraient pas, et Arabi lui-même donna l'ordre de tout piller et de tout incendier. En même temps il faisait mettre en liberté les prisonniers du 11 juin qui se trouvaient dans le vieux port, à bord de deux bateaux égyptiens. Je vous ai parlé de ces prisonniers qui menaçaient et insultaient les passagers du *Pelusa* près duquel ils étaient amarrés.

Ces bandits se chargèrent du pillage des magasins européens ou syriens, qui se confondent avec les magasins arabes des rues de la Marine, Franque et de Midan, et de toutes les petites rues et ruelles qui forment ce populeux labyrinthe que l'on appelle quartier de la Marine.

Sept ou huit maisons de la rue de la Marine furent brûlées; rue Franque, l'incendie commença à partir de la rue des Sarafs, s'étendant sur la partie qui touche au rivage. A partir du Carroul, les deux côtés de la voie ont été incendiés. Pendant que ces bandits opéraient là, les hordes d'Arabi, officiers en tête, faisaient la même besogne dans le quartier européen. "Pillez d'abord, leur avait dit ce dictateur, brûlez ensuite." Le consulat de France, qui venait d'être réparé entièrement et où les travaux n'étaient pas encore terminés, n'est plus qu'une ruine. Soldats, Bédouins, Barbaresques et autres livrés de pillage et de sang, défonçaient les portes, pénétraient dans les habitations où ils savaient rencontrer des Européens qu'ils massacraient sur place.

Des femmes, des jeunes filles ont été éventrées après avoir été violées par ces monstres. Là où la défense s'est organisée, on tenait les assassins et les pillards à distance. Ils étaient par bandes de quinze et la vue d'un revolver les mettait en fuite. Les soldats ne se servaient de leurs fusils que pour défoncer à coups de crosse les portes et les devantures des magasins. L'incendie ne commença à se propager que le mercredi soir. La ville brûlait sur trois points au moment où le Pelusa n'ayant plus d'eau allait se ravitailler à Port Said. Le feu éclata dans la nuit avec une intensité d'autant plus grande qu'on le mettait de toutes parts. Jeudi, la position de ceux qui s'étaient groupés à l'Anglo Egyptian Bank devint insoutenable. Le feu les entourait de toutes parts. C'est alors qu'ils organisèrent l'héroïque retraite dont je vous ai parlé après mon entrevue à Port-Saïd avec un des Monténégrins qui faisait partie de cette vaillante escouade.

L'hôpital européen, où se trouvaient des malades, des sœurs, les docteurs Ardouin, Dutrieux et d'autres Européens, la sortie était impossible. Il leur avait fallu doubler d'efforts et lutter pied à pied, avec les assassins d'abord, avec le feu ensuite. Ils furent sauvés et avec eux l'établissement. Un obus, lancé par le fort de Com-el-Dick, traversa le dortoir des sœurs. Le drapeau du sultan et celui de Genève flottaient sur l'hôpital, mais Arabi est un monstre fanatique qui ne respecte rien. Le pillage et le feu ainsi que le massacre durèrent toute la journée du jeudi et aussi toute la nuit. C'est alors que, le vendredi, des marins de la frégate américaine descendirent à terre afin d'aller éteindre le feu. Les marins grecs en firent autant, ce qui amena l'amiral Seymour à faire un semblant de débarquement qui lui permit néanmoins d'occuper toute la ville. Un officier anglais, de l'inflexible, après avoir vu dans quel état se trouvait la ville, fut pris d'une telle honte que, de retour à bord, il se brûla la cervelle. On a prétendu qu'il avait succombé à des blessures reçues pendant le bombardement, ce qui est faux.

Revenu de Port-Saïd, avant de me fixer à terre, il a fallu me pourvoir d'une autorisation de résider.

Comme l'officier anglais chargé de signer ces autorisations ne se pressait guère et qu'il était occupé à boire le cognac, assis à l'ombre avec des amis, pendant que nous nous morfondions au soleil, je m'avançai vers lui et lui fis observer très poliment que, sans interrompre ses libations, il pouvait signer les autorisations qui n'attendaient que son nom. Il me répondit en français, mais sur un ton d'insolence extrême: "Nous prenez-vous pour des Arabes?"

Prenant le même ton, je repris: "Nous prenez-vous pour des Indiens?"

Et, en même temps, je lui mis ma carte sous les yeux. La vue du nom de *Voltaire* le rendit un peu plus coulant. Il signa les autorisations que je distribuai moi-même aux Européens qui consentent à habiter une ville qui n'existe plus et où la mort nous menace à chaque pas, soit par l'écroulement des murs, soit par le poignard d'un incendiaire oublié.

LORGE.

La nouvelle ligne transatlantique du Hâvre à Baltimore.

Le *Journal du Havre* a reçu, de Paris, la lettre suivante:

Paris, le 22 juillet 1882.

Monsieur,

On nous communique le numéro du 11 juillet, de votre estimable journal, on vous annonce l'organisation prochaine de la ligne du Havre à Baltimore.

On vous a dit que la nouvelle Compagnie de navigation s'occuperait de l'émigration. On aurait pu ajouter qu'une société d'émigration, fondée sur une base toute nouvelle, sera jointe à l'entreprise maritime, et viendra la fortifier.

Ce qu'on ne vous a pas dit, et ce que nous tenons à vous annoncer, c'est que la ligne du Havre à Baltimore aura surtout pour but le transport des animaux vivants, sur des navires aménagés d'une façon toute spéciale.

La question de l'alimentation préoccupe à bon droit l'opinion publique. Nous n'en sommes plus au temps où un général s'écriait, du haut de la tribune française: "J'aime mieux voir franchir notre frontière par un régiment de Cosaques que par un troupeau de bœufs."

Nous importerons, en France, des bœufs américains en état d'être livrés immédiatement à la consommation, et d'autres bœufs destinés à être engraissés par nos éleveurs.

Quant aux chevaux, vous savez que le ministre de la guerre, achetant, aujourd'hui, aux Etats-Unis, un certain nombre de têtes pour la remonte de la cavalerie, serait dans l'impossibilité de faire venir directement ses achats de France, par suite de l'absence des moyens de transport que nous voulons créer. D'ailleurs, la France, d'autre part, exporte, aux Etats-Unis, une certaine catégorie de chevaux.

Et n'avez-vous pas vu, il y a peu de semaines, un navire de la "National line", de Liverpool, venir prendre, au Havre, 800 chevaux français pour New-York? Ce navire anglais ne serait, certes, pas entré dans votre port, si notre ligne avait existé en juin dernier.

Tous nos travaux, rapports maritimes d'un officier d'un rare mérite, et rapports spéciaux sont terminés.

Nous étudions, aujourd'hui, avec un état financier sérieux, les bases de la nouvelle Société.

Votre correspondant assure que cette Société a pour titre: "Ligne Franco-Américaine maritime et commerciale." Il va un peu trop vite en besogne. Le titre ne sera choisi qu'au moment où les statuts seront rédigés, mais ce moment-là ne peut tarder à venir.

LEROY-DANIEL, président honoraire de la Chambre syndicale de la boucherie de Paris, propriétaire à Poissy (Seine-et-Oise);—A. RENAUD, vétérinaire, importateur de chevaux américains, 74, rue Péronnet, à Neuilly-sur-Seine.

L'opinion de M. Tissot.

M. Tissot, ambassadeur français à Londres, a représenté son pays à Constantinople. Il connaît l'Orient, et son sentiment est de ceux qu'on recueille avec empressement.

Dans une conversation M. Tissot a déclaré "qu'il était optimiste et que les points noirs signalés à l'horizon, aussi bien en France qu'en d'autres pays, ne lui semblent pas avoir raison d'être." Il est loin de croire à l'opposition de l'Allemagne, qui est plus tentée de se rapprocher de la France que de l'Angleterre. "Le grand chancelier, dit-il, n'aime pas M. Gladstone et n'a pas de sympathie pour le peuple anglais; à ses yeux, cette nation, que je connais bien, a été complétement surfaite; il se trompe en se figurant l'Angleterre moins déterminée qu'elle ne l'est."

Il continue ainsi:

"L'Angleterre est plus que bien disposée pour nous; elle agit loyalement; elle sait l'influence française en Orient, mais elle ne veut pas la détruire au détriment de la sienne, pendant mon séjour à Londres, j'ai causé longuement et souvent avec mon excellent ami lord Granville, et je crois pouvoir vous affirmer que les Anglais sont nos amis. Seulement, si les Anglais n'ont pas marché immédiatement avec nous lorsque M. Gambetta en a fait l'offre, c'est que les Anglais ont un tempérament à part; il faut quelque temps à cette nation et à ses hommes d'Etat pour se convaincre de l'accomplissement d'une chose nécessaire; c'est après avoir mûrement réfléchi qu'ils se décident. Vous avez affaire au peuple le plus pratique du monde; une fois qu'il est décidé, il agit promptement, méthodiquement, et, comme l'esprit de la nation est peu spéculatif, il ne s'inquiète que de demain sans se préoccuper d'après-demain.

"Les Anglais ont été lents à intervenir par les armes. M. Gambetta aurait dû quinze jours de plus, que peut-être les Anglais, convaincus, auraient marché de concert avec la France. Depuis, ils ont pu regretter nos temporisations sans pour cela nous accuser de faiblesse. Les hommes d'Etat de l'autre côté de la Manche savent fort bien que si l'Angleterre, maîtresse dans son île, est défendue par une flotte unique, la France est une puissance continentale dont les frontières, sont obligés d'agir avec des précautions particulières. L'Angleterre est une puissance maximiane par ses colonies; elle veut réprimer le fanatisme sans nous isoler de sa cause; elle veut l'isolement de Suez neutre, accessible à tous, n'appartenant en bien propre à aucune puissance, par conséquent, indépendant."

Au sujet de cette déclaration de M. Tissot, on nous écrit:

"Une occupation mixte du canal de Suez par la France et l'Angleterre *seules* ferait du Royaume-Uni l'adversaire obligé de la France.

"Ce serait peu connaître les Anglais que de croire qu'ils ne profiteraient pas du premier embarras continental que nous aurions, pour rester seuls maîtres des forteresses mixtes qu'il est question d'établir à Suez et à Port Said.

"L'on ne comprend pas trop, du reste, pourquoi on fortifierait le canal. Contre qui le fortifierait-on?

"L'Angleterre et la France d'accord, il n'est aucune puissance maritime qui puisse songer à menacer le canal de Suez, et dans des temps troublés comme ceux que nous traversons, les flottes, avec leur personnel mobile, pouvant se porter sur les points menacés avec des troupes de débarquement, sont une meilleure défense que des forts élevés et occupés à grands frais.

"M. Tissot nous paraît bien optimiste, et cette idée de forteresses mixtes, qui sourit tant aux Anglais, ressemble trop aux places de guerre austro-prussiennes de l'ancienne Confédération Germanique pour n'être pas née sur les bords de la Sprée.

"Mieux vaudrait encore laisser, aujourd'hui les Anglais seuls maîtres en Egypte, que de nous y préparer un conflit avec eux, demain, et cela quand nous aurions d'autres embarras sur les bras.

—Le dernier bulletin de statistique démographique et médicale dressé à Marseille fournit les renseignements suivants sur la statistique des aliénés de la région pour l'année 1881:

1° L'asile de Mont-Perrin d'Aix reçoit les aliénés de l'Algérie (colons et Arabes), de la Corse et des Bouches-du-Rhône, y compris les militaires de la 15e région.

Le nombre des aliénés en traitement en 1880 a été de 816; il est de 831 en 1881, soit une augmentation de 15.

2° L'asile de Saint Pierre, à Marseille, reçoit les aliénés des Bouches-du-Rhône et du Var. Le nombre des malades en traitement en 1880 a été de 1,379. Il est de 1,422 en 1881, soit une augmentation de 43.

3° L'asile de Saint Remi comptait, en 1880, 62 pensionnaires; il y en a en 59 en 1881; différence en moins, 3.

4° L'asile privé du Canet (Marseille) avait 22 pensionnaires en 1880; il en a en 25 en 1881, avec une augmentation de 3.

Le total des aliénés est donc de 2,337 pour 1881; en 1880, il n'y en avait en que 2,279, soit une augmentation de 58 pour 1881.

La population qui a fourni ce total a 1 fous s'élève à 3,800,027, la proportion est donc de 58 pour 1,000 habitants.

Nouvelles Télégraphiques.

Le correspondant viennois du *Standard* croit qu'une entente anglo-turque ne tardera pas à se faire. Il dit qu'une convention est pratiquement arrangée, laquelle définit les points du littoral égyptien où les troupes turques peuvent débarquer, expose les conditions auxquelles les troupes turques recevront l'aide des Anglais, et trace les routes que les soldats du sultan pourront prendre dans leur marche sur le Caire et autres localités de l'intérieur.

—Le *Post* de Liverpool publie la dépêche suivante de Constantinople: "La perspective d'un arrangement satisfaisant avec la Porte n'a pas diminué, attendu que Saïd-Pacha, le premier ministre turc, est convaincu que l'alliance anglaise doit être maintenue. J'ai la meilleure raison de croire qu'une convention militaire sera conclue."

—On télégraphie, d'Alexandrie, au *Standard*: "Le lieutenant Wyse a succombé à une hémorragie, des artères ayant été coupées par la balle dont il a été frappé. Ses camarades ont emporté le corps sous un feu terrible, deux hommes armés de fusils couvrant leur retraite. Le sol était jonché de fusils et d'accoutrements de l'ennemi. Beaucoup d'Egyptiens se sont jetés dans le canal et se sont noyés ou ont été fusillés pendant qu'ils nageaient. Quand l'infanterie de marine s'est replié, le mouvement a été exécuté tranquillement à la vieille mode des soldats anglais. Quand un homme tombait son camarade faisait venir un brancard, et il se tenait en garde avec son fusil jusqu'à ce que le blessé fût emporté."

—Le Daily Telegraph publie la dépêche suivante d'Alexandrie: "Le lieutenant Wyse a été atteint à l'aine gauche et est mort presque aussitôt. Son domestique a emporté son corps au milieu d'une pluie de balles. Quand les Anglais ont tiré des deux côtés du canal, la confusion s'est mise dans les rangs de l'ennemi et elle a été fort augmentée lorsque les Rifles ont ouvert le feu. Douze rebelles ont été trouvés morts dans la première ligne de retranchements, neuf dans la seconde et un grand nombre plus loin. Un homme du 38e a eu la joue percée par une balle, mais il a continué à combattre comme si rien ne lui était arrivé. Les prisonniers sont surpris du traitement bienveillant qu'ils reçoivent des Anglais. Le steamer ambulance a bien fonctionné.'

—D'après une dépêche de Saint-Pétersbourg au *Central News*, le bruit court que les troupes cantonnées à Odessa et dans la région du Caucase ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à embarquer pour Constantinople dans l'éventualité d'une guerre entre l'Angleterre et la Turquie, qui d'après les indications actuelles semble imminente. On croit que le czar regarderait ce conflit comme une intervention de la Providence qui lui permettrait de renverser les tendances nihilistes en Russie et aurait pour résultat la pacification complète de l'empire.

Londres, 7 août—Cetywayo et quatre de ses chefs se trouvaient cette après-midi à la chambre des communes dans la tribune réservée aux étrangers de distinction. Cetywayo a rendu visite aujourd'hui au comte de Kimberley, au ministère des colonies.

Béranger, dont on célébrait dimanche le vingt-cinquième bout de l'an, fut très lié avec Rouget de Lisle dont on inaugure la statue aujourd'hui.

Rouget de Lisle, très pauvre, n'avait pas assez d'argent pour renouveler sa garde-robe.

David d'Angers avait fait de lui un médaillon que Béranger imagina de mettre en loterie.

On créa quatre-vingt-dix billets à 20 francs, dont le produit devait être remis à l'auteur de la Marseillaise et voici un extrait d'une piquante lettre de Béranger à ce sujet:

"Si nous plaçons promptement ces billets, vous aurez enfin de quoi renouveler cette maudite garde-robe qui s'en va toujours trop vite pour nous autres pauvres diables; je me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon, que je veillais avec un soin tout paternel et qui ne m'en jouait pas moins les tours les plus perfides. Il est vrai que j'avais un talent qui vous manque, j'en suis bien sûr: je savais faire des reprises, rattacher des boutons. Ce que c'est que d'être d'une famille de tailleurs! Vous n'avez pas reçu une si bonne éducation, il vous faut du neuf! Vous en aurez avant peu."

☞ Les médecins de notre ville sont unanime à reconnaître l'efficacité du Malakoff Bitter ces toniques.

—M. P. Werlein, marchand de pianos bien connu de cette ville, 135 rue du Canal, offre en vente un assortiment de superbes pianos des fabricants Chickering, Mathushek, Hardman, et autres, à des conditions faciles. La supériorité des pianos Chickering et Mathushek est incontestée et leur vogue s'accroît tous les jours. Le assortiment d'instruments, où l'on se procurer un catalogue illustré renfermant la liste des prix. Instruments en location ou en vente pour des paiements comptants ou mensuels. Pianos et orgues accordés et réparés. On trouvera au magasin de M. Werlein des instruments de musique assortis et étrangers de la nature ainsi que toutes les nouveautés musicales. Les prix les plus réduits de la ville. Ce grand et ancien établissement, M. et Mme Elie, depuis longues années tenu ce genre d'affaires, sont attachés à la maison Werlein.

INSTITUT ST. ISIDORE,
Coin des rues Peters et Roynes,
Troisième District, N. O.

RENTRÉE des classes le 1er septembre 1882. Cet institut commercial, situé sur la rive du Mississipi dans une des localités les plus saines de la ville, a été considérablement agrandi et amélioré récemment. Prix: Pension et enseignement des langues anglaise, française et allemande, par mois, $16. S'adresser au Dépt. Pres. J SCHERER, C. S. G.
12 août—D Mar J

Suite de la Compagnie de Pompe à vapeur de "St. Bernard No. 1."—St. Bernard, 11 août, 1882.—Les officiers et membres (actifs et exempts) de cette Compagnie sont par le présent avis requis d'assister à une réunion spéciale, qui aura lieu à la casa à pompe, LUNDI, 12 du courant à 7:30 P. M. Les affaires de haute importance seront soumises à cette réunion. Les membres honoraires sont instamment priés d'y assister.

H. HOFFMAN, Foreman.
F. S. SKONERS, Secrétaire.
12 août—2f

L'UNION FRANÇAISE.

Le comité de secours de l'Union Française m'autorise personne à solliciter des secours à domicile.

Pour le Comité de Secours,
H. BILLARD, Secrétaire.
1 août—3f

Avis.

Un ancien officier de l'armée française, bachelier ès-sciences, désirerait donner des leçons de mathématiques, de français, de comptabilité et de tenue de livres.

S'adresser, par lettre, à Z, bureaux de l'ABEILLE.
11 août—6f

Dissolution de Société.

La société existant jusqu'ici entre MARGARET HAUGHERY & CO. et BERNARD KLOTZ, ce sa ce jour par limitation.

MARGARET HAUGHERY & CO.
Nouvelle-Orléans, 9 août 1882.

Formation de Société.

Les soussignés-successeurs de MARGARET HAUGHERY & CO. ont ce jour formé une société sous le nom de BERNARD KLOTZ & CO., pour continuer les affaires de la manufacture de pain et biscuits à l'ancienne maison, Nos 70, 72, 74, 76 et 78 rue Sud Peters.

BERNARD KLOTZ,
P. A. JOYCE.
Nouvelle-Orléans, 9 août 1882.

Se référant à l'avis ci-dessus, nous sollicitons respectueusement la continuation du patronage libéral accordé à l'ancienne maison.

BERNARD KLOTZ & CO.
10 août—

On demande

UNE jeune femme française pour faire le ménage et s'occuper d'enfants.
S'adresser au No 123 rue Esplanade.
10 août—3f

Sociedad Union Espanola de Beneficencia Mutua.

Los miembros que la componen, sabran por el presente aviso